

Бегунов Ю. К.

## LE PORTUGAL ET LES PORTUGAIS DANS LES ŒUVRES RUSSES DES XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

Yurij K. BEGUNOV

Aux rapports historiques et culturels entre Portugal et Russie avant le XIX<sup>e</sup> siècle, on a consacré peu d'attention. A l'exception d'un aperçu général des relations diplomatiques entre les deux pays au XVIII<sup>e</sup> siècle, dû à N.N. Bantyš-Kamenskij, et d'un précieux aperçu bibliographique de B.L. Kandel<sup>1</sup> sur Camões dans la littérature russe, il n'existe pas de travaux russes particuliers sur le sujet<sup>1</sup>.

### I

Le petit pays situé à l'extrême-ouest de la péninsule ibérique, loin des centres économiques et culturels de l'Europe, apparaît tardivement dans le champ de vision de la Russie moscovite, qui secouait le joug tataro-mongol pour se transformer en Etat centralisé. On y connaissait par ouï-dire le Portugal comme un royaume situé dans la partie occidentale de la péninsule ibérique, voisin de l'Espagne. Ainsi, au chapitre 159, « Des Latins », du Chronographe russe de 1512, est mentionné : « Le sixième royaume est le Lusitanien, qu'on nomme du nouveau nom de Portugais, (du nom) du comte de Portugal ». Les Annales de la Résurrection (code de Moscou de 1541) connaissent le roi « de Portugal ».

---

<sup>1</sup>Cf. respectivement n. 37 et n. 55. [Les relations luso-russes ont été étudiées depuis peu au Portugal par R. de Carvalho et W. Rougle].

Les premiers échos en Russie des découvertes et des navigations portugaises datent des années 30 et 40 du XVI<sup>e</sup> siècle. Le fameux Maxime le Grec, qui avait séjourné en Italie et en France, et qui fut en Russie un savant distingué et un informateur fécond, fit état dans une de ses œuvres de la découverte du Nouveau Monde, sa source étant probablement la relation latine de Maximilien de Transylvanie sur le voyage de Magellan (texte dont on possède également une traduction en vieux-russe de Dmitri Gerasimov)<sup>1a</sup>.

« Les Anciens ne savaient pas naviguer par Gadir [le détroit de Gibraltar. B.] – écrivait Maxime le Grec – pas plus qu'ils ne l'osaient. Aujourd'hui, les gens du Portugal et d'Espagne, malgré tous les dangers, ont commencé, récemment, 40 ou 50 ans après l'accomplissement du septième millénaire [après 1492.B.] à faire passer de grands bateaux et ils ont trouvé beaucoup d'îles, certaines habitées par des hommes mais d'autres vides, et une immense terre appelée Cuba, dont les habitants ne connaissent pas la fin. Ils ont découvert encore, ayant parcouru presque toute la contrée australe, même jusqu'à l'orient du soleil d'hiver, vers l'Inde, sept îles appelées Molukides dans lesquelles poussent la canelle, le clou de girofle et d'autres aromates parfumés qui jusqu'à présent n'étaient connus d'aucun homme et qui désormais sont connus de tous de par le roi d'Espagne et du Portugal. A propos des îles Molukides et d'autres nombreuses merveilles, une navigation plus récente des Castellans qu'on appelle Espagnols (a eu lieu) par le zèle du très doux autocrate Charles V, (dont) Maximilien Transylvanus a rassemblé les nouvelles pour le très honorable cardinal de Salzbourg (*Saltyzviri*) en une belle missive pour la lecture »<sup>2</sup>.

<sup>1a</sup>De *Moluccis insulis itemque aliis pluribus mirandis* (...), 1523. La traduction manuscrite de Gerasimov (milieu du XVI<sup>e</sup> siècle) a été éditée par N.A. Kazakova et L.G. Katyškina, *Russkij perevod XVI v. pervogo izvestija o putešestvii Magellana (perevod pis'ma Maksimiliana Transil'vana)* dans *Trudy otdela drevnerusskoj literatury*, XXIII, Léninegrad 1968), p. 240-251. Cf. aussi A.I. Sobolevskij, *Perevodnaja literatura Moskovskoj Rusi XIV-XVII vekov*, Saint-Pétersbourg, [S Pb.] 1903, p. 237.

<sup>2</sup>Maksim Grek, *Skazania o'tčasti nedoumennyx nekix rečenij v slove Grigorija Bogoslova*, dans *Sočinenija Maksima Greka*, III, Kazan, 1862, p. 44-45 ; et dans A.I. Ivanov, *Literaturnoe nasledie Maksima Greka. Karakteristika, atribucii, biografija*, Léninegrad [L.], 1969, p. 174. Cf. aussi V.S. Ikonnikov, *Maksim Grek i ego vremja*<sup>2</sup>, Kiev, 1915, p. 348-350 ; L.S. Berg, *Pervye russkie svedenija ob Amerike* dans *Očerki po istorii russkix geografičeskix otkrytij*, Moscou-Léninegrad, 1946, p. 61-64.

Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, en Russie moscovite et en Ukraine, se répandirent des traductions de la « Chronique du monde entier » du Polonais Martin Bielski (1495-1575), qui contenait des détails sur l'Espagne et le Portugal, leur histoire, leurs navigations et leurs possessions d'outre-mer<sup>3</sup>. Les premières versions de la Chronique de Bielski circulèrent autour du métropolite de Moscou Afanasij, en 1565-1568. Une autre version, complétée en 1584, nous est parvenue dans une copie de 1671<sup>4</sup>. Le texte intitulé « Cosmographie ou découverte de toute la terre » tiré de la Chronique de Bielski fut une des sources utilisées par le Chronographe de Russie occidentale de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et dans la deuxième rédaction du Chronographe russe de 1617.

Dans le Chronographe de Russie occidentale se lit une rubrique « Sur l'Hispanie » qui contient une information de caractère semi-légitime sur le Portugal et les Portugais.

« En Lusitanie ou Portugal, un endroit illustre, Emeritsa ou Lissibona fut autrefois fondé par Ulysse (*Vliksess*) sur la Grande Mer, près des colonnes d'Hercule. Certains divisent l'Espagne en cinq royaumes, d'autres en sept : le premier, le royaume de Castille ; le deuxième, d'Aragon ; celui de Portugal ; de Navarre (*Nauara*) ; de Grenade (*Granata*) ; et ces îles sur la Grande Mer que le roi du Portugal Emmanuel découvrit et nomma Nouvelle-Espagne, à l'ouest du soleil, même jusqu'à la grande île maritime de l'Amérique. La coutume de ces gens d'Espagne<sup>5</sup> (est que) chez eux les femmes surveillent la vie domestique, toute la fortune, les hommes vivent de luttés, ils aiment mettre à l'épreuve leur courage, sont rapides et agiles dans leur vêtement et leurs cuirasses, endurants à la faim, au froid et à toutes les peines. Ils honorent leurs hôtes avec joie. Ils lavent leur corps à l'urine humaine et l'utilisent comme médicament. Ils fondent du fer de qualité ; ils enfouissent dans la terre des plaques de fer et là la rouille les ronge, il en

<sup>3</sup>Martin Bielski, *Kronica wszystkiego świata*, Cracovie, 1551.

<sup>4</sup>Bibl. Publique d'Etat, Léningrad, ms F IV 162, f. 1212-1229v, 1245-1246v. Cf. Sobolevskij, *Perevodnaja literatura*, p. 53-56.

<sup>5</sup>Le chroniqueur ne distingue pas les Portugais des Espagnols ; depuis 1580, les deux peuples étaient unis sous un seul roi.

reste une poudre avec laquelle (ils font) des cuirasses, des glaives, des lances et autres armes »<sup>6</sup>.

Dans la deuxième rédaction du Chronographe russe de 1617, le chapitre « Des autres expéditions et de l'Amérique » contient des renseignements confus sur le voyage de Vasco de Gama de 1497-1499 et sur les royaumes de l'Inde du Sud dont les Portugais exploitent les richesses naturelles.

« Alors partirent pour le royaume de Calecut les étrangers Portugais, celui-ci et sa ville ont pour nom Calecut. Dans cette ville de Calecut le poivre noir pousse en un lieu, et d'autres épices sont apportées d'ailleurs ; on apporte la cannelle de Ceylan (*Ilen*), le clou de girofle de Canonore ; de là à Calecut il y a soixante localités. Des îles Moluques (*Moljudski*) arrivent à Calecut la muscade et la fleur de muscade, la pierrerie et la perle, mais l'opium et l'encens poussent dans le pays de Saba. Les gens qui vivent à Calecut sont de deux sortes, les uns de foi mahométane, les autres se disent chrétiens. Et dans ces années-là, les gens étrangers ont parcouru la Grande Mer vers l'ouest du soleil et vers le midi, vers l'orient et le pays de minuit inconnu de tous pour ses glaces immenses, car on raconte que dans cette contrée jamais la mer ne dégele »<sup>7</sup>.

Dans un autre chapitre du Chronographe, il est dit quelques mots des explorations de Vespucci :

« Et ce Vespuce vers cette Amérique après Christophore [Columb] alla quatre fois par mer, par ces îles sauvages, deux fois pour le roi d'Espagne, et deux fois pour celui de Portugal, parce qu'il connaissait la route maritime plus que les autres, et il trouva dans ces îles maritimes lointaines toutes sortes de gens sauvages »<sup>8</sup>.

L'intérêt géographique pour le Portugal se développa en Russie à mesure que s'élargissaient et s'approfondissaient les connaissances,<sup>9</sup> ce en quoi joua un rôle notable la diffusion au XVII<sup>e</sup> siècle des ouvrages cosmographiques ouest-européens, dont le plus célèbre est l'*Atlas* de

<sup>6</sup>Polnoe sobranie russkix letopisej, XXII/2, SPb., 1914, p. 230.

<sup>7</sup>Izbornik slavjanskix i russkix sočinenij i statej, vnesennyx v xronografy russkoj redakcii, éd. Andrej Popov, Moscou, [M.], 1869, p. 178.

<sup>8</sup>Ibid., p. 177.

<sup>9</sup>D.M. Lebedev, *Geografija v Rossii XVII veka (do petrovskoj epoxi). Očerki po istorii geografičeskix znaniij*, M.L., 1949.

Mercator (Amsterdam 1584). Sur la base d'une compilation en latin ou en allemand faite en 1611 en soixante-seize chapitres, deux fonctionnaires du Bureau des Ambassadeurs, Bogdan Lykov et Ivan Dorn en établirent en 1637 une traduction russe (en soixante-neuf chapitres)<sup>10</sup>. On conserve de cette traduction une copie de 1670, qui témoigne du rapport créateur des traducteurs à l'égard de la source originelle<sup>11</sup>. Dans le chapitre 19, « Sur l'Hispanie, le royaume du roi d'Espagne », sont communiquées des informations détaillées sur le Portugal, ses villes, ses fleuves, ses églises et monastères, sa population.

« Sous la domination du roi d'Espagne nombreux sont les royaumes et principautés illustres, ainsi le royaume de Portugal, dont la capitale est Lisbonne (*Lizbona*). Près de cette ville se trouvent de hautes montagnes appelées Lisbonne. Dans l'ancien temps se trouvaient là les écuries du roi de Portugal. Dans la ville il y a beaucoup de foires, on y vient de divers pays avec diverses marchandises, c'est-à-dire d'Asie, d'Afrique et d'Amérique et de tous les pays du monde. Il y a un très célèbre hâvre de bateaux à l'embouchure du célèbre fleuve Tage (*Tagis*). Au début il y avait dans cette ville une seule montagne, il y a maintenant cinq hautes montagnes ceintes d'un mur de pierre. Sur le pourtour de la ville il y a soixante-dix-sept tours, dans la ville seize portes, vingt-cinq églises paroissiales renommées, en plus des monastères et d'autres églises. Dans le royaume de Portugal il y a trois archevêchés, et sous eux neuf évêques. En plus de l'archevêché de Braga (*Brakarenskij*), il y a dans le royaume de Portugal cent trente cloîtres, c'est-à-dire des monastères, à qui vont d'importants revenus. Et en outre mille quatre cent quatre-vingt-dix églises séculières dans la province de Braga, quatre-vingts églises, ce dont on peut comprendre que dans ce royaume les gens sont enclins à la fois chrétienne et dévôts.

Sur les rivières portugaises il y a près de deux cents ponts en pierre de taille. Dans ce royaume il existe des palais de pierre de diverses formes, des maisons, des écoles pour l'étude des lettres, des écoles militaires et des écoles ecclésiastiques bâties en pierre, pour la nourriture et le repos des pauvres, et dans des jardins des palais de pierre et des

<sup>10</sup>Sobolevskij, *Perevodnaja literatura*, p. 59-60.

<sup>11</sup>S.M. Gluskina, *Kosmografija 1637 g. kak russkaja pererabotka teksta Atlasa Merkatora*, dans *Geografičeskij sbornik*, éd. Acad. des Sciences d'U.R.S.S., t. III, *Istorija geografičeskix znanj i geografičeskix otkrytij*, M.-L., 1954, p. 79-99.

adductions d'eau ingénieuses, des fruits et des raisins, si tant est qu'on n'en saurait décrire la quantité.

Les gens du Portugal ne sont pas inférieurs aux Espagnols en vigueur et en vaillance. Ils sont par nature de taille moyenne, de bonne apparence, calmes dans leurs habitudes, point querelleurs, endurants à l'ouvrage quel que soit le travail, très versés dans la navigation maritime, connaisseurs de terres et de pays lointains, gens de commerce, grands manufacturiers, et ils recherchent dans de nombreux pays profits et avantages »<sup>12</sup>.

On trouve également dans le texte de Lykov et Dorn des données sur les liaisons maritimes et sur les colonies portugaises d'outre-mer, Inde occidentale, Moluques et Amérique du Sud (Brésil)<sup>13</sup>.

De même type sont les notations sur le Portugal de la compilation cosmographique de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle intitulée « Extrait du livre dit cosmographie, contenant la description du monde entier, recherché et décrit par les philosophes de l'Antiquité, et traduit de la langue romaine en slavon »<sup>14</sup>. Evidemment tirées de quelques cosmographies européennes, elles témoignent du sens du choix des traducteurs, et de leur tentative d'aborder d'une façon personnelle le problème ardu (pour l'époque) de la définition d'un pays en quelques phrases.

« Un autre grand royaume est celui du Portugal, et une illustre ville Lisbonne. Il y a dans ce royaume de l'or et de l'argent, des fruits de toute sorte, melons, noix, sucres, racines, diverses variétés de raisins et d'innombrables parfums. Le blé est très rare, tout le monde n'en mange pas, le pain blanc est seulement pour les grands personnages et les riches, encore qu'en petite quantité ; ils se nourrissent aussi de légumes et de douceurs variées, quant au blé ils l'achètent dans d'autres pays. Cette terre est très torride, les gens sont brûlés par le soleil, ils ont l'aspect noir et hâlé, ils ne peuvent boire beaucoup à cause de la chaleur du soleil, mais ils sont très belliqueux et habiles au combat »<sup>15</sup>.

<sup>12</sup>*Kosmografija 1670 g.*, introd. et éd. de N.S. Čarykov, SPb., 1878, (Obščestvo ljubitelej drevnej pis'mennosti, XXI) p. 155-156.

<sup>13</sup>*Ibid.*, p. 370-379, 437-447.

<sup>14</sup>A. Popov, *Obzor xronografov ruskoj redakcii*, II, M. 1869, p. 220-221 ; édition du texte dans le même, *Izbornik* [n. 7], p. 508-541.

<sup>15</sup>*Izbornik*, p. 521.

Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les rédacteurs du Chronographe russe de la 3<sup>e</sup> rédaction et ceux des chronographes de rédaction particulière ont largement puisé dans Mercator et dans d'autres cosmographies européennes, parmi lesquelles le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius (Anvers, 1570). Dans un manuscrit de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle de la 3<sup>e</sup> rédaction du Chronographe, est deux fois mentionné à partir d'Ortelius, le nom de Vasco de Gama (*Oaskus de Gamaus*), qui a nommé Promontoria Bona Spei l'océan baignant l'Afrique<sup>16</sup>. Touchant le Portugal, il est dit :

« Le royaume de Portugal est sous le pouvoir du roi d'Espagne. La terre y est fertile, blé, raisin en quantité. Il comprend des cantons fort riches ; dans un apanage ou principauté qu'on appelle « partie entre deux fleuves » de cet Etat de Portugal, il y a plus de cent trente monastères dotés de riches revenus. Cet Etat s'étend aujourd'hui des colonnes d'Hercule à travers toutes les terres littorales jusqu'à la Chine »<sup>17</sup>.

En relevant le caractère belliqueux, l'esprit d'initiative et la vaillance des Portugais, l'auteur rapporte la découverte de l'Amérique et la mise à profit des terres d'outre-mer.

« Beaucoup disent d'eux qu'il n'en périt pas moins de la moitié jusqu'à présent dans les mers profondes et les lieux inaccessibles ; les autres reviennent chez eux avec des richesses innombrables, ce pourquoi ils ne renoncent pas à ce difficile parcours »<sup>18</sup>.

L'auteur de la cosmographie remarque encore :

« Les gens de ces contrées sont très riches, avisés et experts en toutes sortes de sciences, et ils prédominent d'autant plus aujourd'hui qu'ils ont acquis à l'ouest la grande île du nom de Canarie (*Kanerie*) et d'autres îles et terres où se trouvent de nombreuses richesses. Franchissant le gouffre de Gadir encore non navigué, ils ont découvert beaucoup d'îles vers l'est et le midi et dedans divers gens, des bêtes sauvages qui se cachent dans les forêts, les eaux marines, les rivières et les marais, comme les divs qui n'ont ni existence humaine ni structure de quoi que ce soit, et qui possèdent des richesses sans nombre d'or et d'argent, et dans les eaux des perles de verre et diverses sortes de pier-

<sup>16</sup>*Ibid.*, p. 481.

<sup>17</sup>*Ibid.*, p. 488.

<sup>18</sup>*Ibid.*, p. 522.

res. Contre eux les gens d'Espagne ont beaucoup combattu, ils ont réussi à les soumettre à leur pouvoir, leur ont imposé tribut et ont appelé ce pays Amérique, quatrième partie de l'univers »<sup>19</sup>.

Des descriptions du Portugal sont parvenues jusqu'à nous également par le biais d'autres traductions russes, faites dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, d'ouvrages européens tels que les *Relazioni* de Botero (1<sup>re</sup> éd., 1592), le *Theatrum orbis terrarum* des frères Blaeu (1<sup>re</sup> éd., 1643), la *Descriptio orbis* de Luz de Linda (1<sup>re</sup> éd., 1655). Toutes ces traductions restèrent manuscrites<sup>20</sup>.

Longue était la route de Moscou à Lisbonne au XVII<sup>e</sup> siècle. Par voie terrestre on devait à grand-peine traverser des pays en guerre les uns contre les autres, et par mer les voyages étaient périlleux. « Aller, en qualité d'ambassadeur ou d'envoyé, sur les vaisseaux, par la mer, et le grand océan, depuis Arkhangelsk jusqu'en Espagne, au port de Cadix, est infiniment dangereux ; le terrible mouvement de la mer est insoutenable pour l'esprit », écrit I.P. Potemkin, auteur de rapports d'ambassade en Espagne et en France en 1667-1668. Le Bureau des Ambassadeurs, en charge des relations diplomatiques entre la Russie et les autres pays, était, selon l'expression du boyard A.L. Ordyn-Nascokin, « l'œil de toute la grande Russie ». Mais cet œil ne voyait pas le Portugal.

Les premières informations sur les événements politiques du Portugal furent reçues par les Russes en 1669, approximatives et tendancieuses cependant, car communiquées à Potemkin par les Espagnols, et donc hostiles à la maison de Bragance. Voici ce que relate Potemkin :

« Avec le roi de Portugal il y a eu une guerre de vingt-sept ans, et récemment, en cent soixante seize [1668], le roi d'Espagne a fait la paix avec celui de Portugal... Auparavant, le Portugal était sous la domination des rois d'Espagne, et avait été envoyé par le roi d'Espagne, en qualité de gouverneur général du pays de Portugal, un homme de haute naissance, Duk [*Duque*], dans la capitale, la ville de Lisbonne. Ce Duk, demeuré en ce pays de Portugal de nombreuses années, amassa une grande fortune, car en Inde orientale beaucoup d'îles ap-

<sup>19</sup>*Ibid.*

<sup>20</sup>Sobolevskij, *Perevodnaja literatura*, p. 56-64.

partenaient au roi d'Espagne. L'or, les perles, toutes les pierres précieuses de cette Inde orientale et des îles arrivaient au Portugal, et de là en Espagne. Ce Duk se sépara des rois d'Espagne avec tout le pays de Portugal, où les gens de tout rang firent ce Duk roi de Portugal. Depuis lors jusqu'à l'année cent soixante seize le roi de Portugal guerroya avec celui d'Espagne »<sup>21</sup>.

Ainsi, la connaissance du Portugal et des Portugais en Russie aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avait un aspect géographique. L'absence de relations directes rendait difficile la réception de la culture d'une nation par l'autre. La littérature portugaise restait à cette époque totalement inaccessible et inconnue aux Russes. On peut parler d'un type de connaissance géographique rudimentaire, obtenue à travers des intermédiaires allemands, hollandais, italiens. Nulle part ne se fait sentir une conception théologique des cultures, de type médiéval ; il s'agit plutôt des premiers pas d'un point de vue rationaliste.

## II

En engageant la Russie dans la voie du développement général européen, l'âge de Pierre le Grand rapprocha la Russie de l'Europe. L'essor de toutes les sciences, et notamment de la géographie nationale, stimulé, la géographie devint un objet d'études obligatoire pour tous ceux qui s'orientaient vers une activité d'ingénieur, de marin et de militaire. Un règlement d'études prescrivait aux étudiants d'avoir des connaissances « également et en particulier sur tous les Etats, (de savoir) où se trouvent l'Egypte, la Chine, le Portugal, etc. »<sup>22</sup>. Firent alors leur apparition, dans la deuxième décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, les premiers manuels de géographie en traduction russe, dont la « Brève description du monde globe terrestre » de Johan Hubner (1668-1731), qui connut plusieurs éditions. Dans celle de 1719 fut ajoutée une « Carte du Portugal », et dans le texte décrivant ce pays étaient nommées vingt-cinq villes en sus de Lisbonne<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> *Drevnjaja rossijskaja živliofika*, éd. N.I. Novikov, 2<sup>e</sup> éd., t. IV, M., 1789, p. 443-444.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 458.

<sup>23</sup> *Zemnovodnago kruga kratkoe opisanie. Iz staryja i novyja geografii po voprosam i otvetam kroz Jagana Gibner*, etc., M. 1719, p. 10-15. Cf. L. Vesin, *Istoričeskij obzor učebnikov obščej i russoj geografii, izdannyx vo vremeni Petra Velikogo po 1876*, SPb., 1876 ; D.M. Lebedev, *Geografija v Rossii petrovskogo vremeni*, M.-L., 1950.

Chaque amateur s'efforce, en tout état de cause, de trouver la meilleure place pour sa bien-aimée, et de la régaler de mets et de boissons variés. Les paysans et les autres gens simples qui y assistent ont conquis ce bonheur en jouant des coudes.

On les organise toujours avant midi, elles sont courues seulement à pied, en l'absence de cavaliers, et en général on lâche cinq à six taureaux. Mais vers midi commence la véritable course et alors les cavaliers qui ont le goût du combat et que l'on nomme pour cela *torreadores* entrent à cheval dans le dit endroit ceint de palissades ; chacun a quarante ou cinquante hommes dans sa suite. A l'intérieur du cercle se tient la garde royale, serrée dans ce lieu, ne possédant pas d'autre arme qu'une hallebarde en main à utiliser comme recours contre les bœufs sauvages. Les cavaliers ont pareillement des lances à bout de fer, ou parfois seulement des piques effilées. Lorsque ceux-ci sont prêts et ont rendu les saluts d'usage au roi et aux dames qu'ils connaissent, alors on lâche taureau après taureau. Celui vers lequel se dirige l'animal doit se garder autant que possible ; pendant ce temps, les autres reculent. Personne ne doit se servir du sabre ou de l'épée, à moins que la nécessité ne s'en impose ou que l'homme ne soit grièvement blessé. Si un cavalier est assez heureux pour tuer un taureau, le petit peuple se rue et découpe le taureau en mille morceaux. Ceci dure tant que le roi et les personnalités de la ville y prennent plaisir. Mais cela ne se passe pas sans que pendant ce temps il n'y ait des morts ou des blessés graves. Les Espagnols n'y prêtent pas attention, et on pense qu'il n'est pas de mise que pendant ces combats de taureau aucun sang ne coule »<sup>25</sup>.

\* \* \*

Dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Russie noua des liens diplomatiques et commerciaux avec presque tous les pays d'Europe. Le Portugal, toutefois, ne fut pas du nombre. Alors que l'éloignement géographique et linguistique n'empêchait pas les relations d'affaires de la Russie avec l'Espagne<sup>26</sup>, avec laquelle elle se lia dès le XVI<sup>e</sup> siècle,

<sup>25</sup>*Istoričeskix, genealogičeskix i geografičeskix primečaniev v Vedomostax*, SPb., 1729, n° 19 (du 8 mars), p. 74-79.

<sup>26</sup>M.P. Alexeev, *Očerki istorii ispano-russkix literaturnyx otnošenij, XVI-XIX vv.*, Ed. Université d'Etat de Leningrad, 1964 p. 8.

les contacts avec le Portugal furent extrêmement ténus. On connaît le destin tragique, à l'aube des rapports luso-russes, de Fr. Nicolau de Melo, moine portugais qui fut retenu en Russie comme il rentrait par terre, en compagnie d'Anthony Sherley, ambassadeur de Perse, du temps de Boris Godounov et de Basile Chouisky ; et l'infructueuse visite à la cour de l'impératrice Anna Ivanovna, en 1730, de l'infant D. Manuel, frère de D. João V, en quête d'une couronne. Vers 1735-1740 eut lieu le premier échange de livres entre l'Académie portugaise d'Histoire et l'Académie des Sciences russe. Comme personne en Russie ne comprenait le portugais, on ne put lire les livres envoyés sur l'histoire du Portugal, et l'échange tourna court<sup>28</sup>. Il avait été suscité par l'illustre médecin António Nunes Ribeiro Sanches arrivé à Moscou en 1731 et qui fit carrière en Russie jusqu'en 1747<sup>29</sup>. L'expulsion de Sanches de Russie souleva l'indignation des opinions publiques russe et européenne. Deux de ses confrères de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg exprimèrent leur réprobation au gouvernement impérial<sup>30</sup>.

### III

Dans l'esprit des Russes de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le

<sup>28</sup>A la bibliographie portugaise sur Fr. Nicolau de Melo, on ajoutera : P. Pirling [Pierling], *Nikolaj Melo, « gišpanskija zemli červec »*, dans *Russkaja starina*, V, 1902, p. 303-312 ; et avec compléments dans Pirling, *Istoričeskie stat'i i zametki*, SPb., 1913, p. 69-83. M.P. Alexeev, op. cit., p. 10-11.

<sup>29</sup>S.P. Luppov, *Kniga v Rossii v poslepetrovskoe vremja, 1725-1740*, L., 1976, p. 337-338. Et cf. *Materialy dlja istorii Imperatorskoj Akademii Nauk*, t. 6, *Istorija Akademii Nauk G.F. Millera s prodolženijami L.-G. Štrittera (1725-1742)*, SPb., 1890, p. 377-379, 481-485, 518-520. [William Rougle, *As relações luso-russas através da imprensa portuguesa do século XVIII*, Lisbonne, 1979, p. 60-73].

<sup>30</sup>Cf. David Willemse, *Antonio Ribeiro Sanches et son importance pour la Russie*, Leyde, 1966. Le mémoire de Sanches, *De cura variolarum vaporarii ope apud Russos omni memoria antiquioris recepti*, Paris 1779, composé à la demande du comte I.I. Bekkj, fut publié en version russe à Saint-Petersbourg en 1791.

<sup>31</sup>Cf. A.A. Polovcov, éd., *Russkij biografičeskij slovar'*, s.v. « Sanxec », SPb., 1904, p. 198-199. La liste des livres acquis de Sanches par l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg en 1747 a été publiée par P.I. Xoticev, dans le recueil *Knigotorgovoe i bibliotечноe delo v Rossii v XVII - pervoj polovine XIX v.*, L., 1981, p. 104-118. De P.I. Xoticev, une petite esquisse sur Sanches, *Lejb-medik Ribejro Sanšec i ego biblioteka*, dans *Russkie biblioteki i ix čitatel' (Iz istorii russkoj kul'tury epoxi feodalizma)*, éd. B.B. Piotrovskij et S.P. Luppov, L., 1983, p. 134-141.

Portugal demeurait une contrée plus que lointaine, exotique. Des traductions et des transpositions de romans d'aventure d'Europe occidentale circulaient alors largement en manuscrit, ainsi que des narrations russes originales qui les imitaient. L'action de ces récits se déroulait dans un quelconque royaume, au-delà des mers. Les héros en étaient des rois et reines étrangers, des princes et des princesses, des comtes et des comtesses, des ducs et des duchesses, ou simplement des chevaliers, des marchands, des soldats, les habitants d'une certaine ville, etc. Certains d'entre eux ressemblaient aux nouveaux héros de l'époque de Pierre le Grand. Nous connaissons cinq de ces récits manuscrits dans lesquels figurent les Portugais, roi, reine, princes, sage.

Le premier, intitulé « Récit d'une ancienne ambassade au Portugal, Histoire des sages du Portugal et du Brandebourg » est conservé dans un manuscrit de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et fut publié en 1905 par V.V. Sipovskij<sup>31</sup>. On y raconte le mariage du prince de Brandebourg avec la fille du roi de Portugal, sans que leurs noms soient mentionnés. La princesse, « fille d'une merveilleuse bonté, très belle et agréable de visage, sage d'esprit et surpassant par la raison toutes les autres jeunes filles », avait reçu dans le pays le surnom de « seconde Nicastrate en sagesse »<sup>32</sup>. L'envoyé-marieur est un sage brandebourgeois, « simple, de naissance obscure, très pauvre et ne tirant bonheur de rien ». A lieu un concours de devinettes. Le sage brandebourgeois, rusé et astucieux, en sort vainqueur. De plus, il se révèle excellent cuisinier, sachant préparer un gâteau tout-à-fait délicieux, avec une farce de pommes, de safran, de figues et de raisins secs, « sans farine ni eau, ni cuit ni bouilli ni rôti ». A la fin des fins, le roi de Portugal accepte le mariage de sa fille avec le prince de Brandebourg.

Il est évident que ce récit ne concerne en rien le Portugal. Comme l'ont remarqué P.N. Šeffler et V.V. Sipovskij, le « Récit d'une ancienne ambassade au Portugal » se fonde sur la vieille littérature gréco-slave de questions et de réponses et sur le « Dit de la foi chrétienne et jui-

<sup>31</sup>V.V. Sipovskij, *Russkie povesti XVII-XVIII vv.*, SPb., 1905, p. 268-284, a publié le ms. de l'Acad. des Sciences d'U.R.S.S. n° 13.6.68., f. 1-39. Une copie plus ancienne, du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, est conservée dans le ms. du même fonds n° 21.8.34, f. 39-61.

<sup>32</sup>Nicostrate, nymphe d'Arcadie, mère d'Evandre.

ve »<sup>31</sup>, traduit du polonais. P.N. Šeffler le tenait pour « un exemple de texte profane, construit principalement sur le matériel littéraire constitué dans la Russie d'avant Pierre le Grand ». Dans le conte populaire russe, les concours d'énigmes ne sont pas rares. Ces récits de l'ancienne Russie, comme « L'histoire de Piotr et de Fevronia » (milieu du XVI<sup>e</sup> siècle), le « Récit de Dimitri Basarga et de son fils Borzosmyl » (seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) sont très proches par l'esprit de cette littérature post-pétroviennne.

La deuxième œuvre manuscrite, datée des années 30 du XVIII<sup>e</sup> siècle, est la « Comédie du comte Farson »<sup>34</sup>. L'action de la pièce se passe au Portugal, où se rend le jeune fils du roi de France, Farson, pour y apprendre « les sciences de la chevalerie ». Au Portugal, le « très glorieux comte » remporte des succès, il devient l'amant de la princesse du Portugal et est assassiné par de méchants sénateurs. Les lecteurs russes de la « Comédie » pouvaient facilement reconnaître, sous les traits de la belle princesse portugaise outragée par les méchants sénateurs, la fille de Pierre le Grand, Elizabeth Petrovna, écartée du trône.

Le troisième texte est l'« Histoire de la princesse Anna du Portugal et du prince espagnol Alexandre », conservé sous forme d'un manuscrit de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et publié par L.A. Dmitriev et Ju. M. Lotman<sup>35</sup>. Il s'agit d'une nouvelle légère, dans laquelle les amants, Anna et Alexandre, trompent le brave et loyal mari d'Anna, le roi du Portugal Grigorio, qu'ils finissent par pousser à la mort. Ju. M. Lotman voit dans ce récit la conjonction d'éléments du roman galant et chevaleresque et du genre grivois. « En ce sens », poursuit-il, « la transposition de l'action au Portugal et en Espagne était très commode, ces pays étant liés, pour le lecteur du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la fois à la tradition galante et au roman chevaleresque ».

<sup>31</sup>Cf. *Oičety o zasedanjax Obščestva ljubitelej drevnej pis'mennosti v 1899-1900*, dans *Pamjatniki drevnej pis'mennosti*, t. CXXI, SPb., 1901, p. 17 ; V.V. Sipovskij, éd., *Russkie povesti*, p. XII.

<sup>34</sup>Texte dans *Rannaja russkaja dramaturgija (XVII - pervaja polovina XVIII v.)*. *P'evy stolčnyx i provincial'nyx teatrov pervoj poloviny XVIII v.*, M. 1975, p. 357-411. Cf. le commentaire de S.V. Kalačeva, *ibid.*, p. 663-668. L'hypothèse a été avancée que la nouvelle manuscrite sur le comte Farson remontait au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>35</sup>L.A. Dmitriev et Ju. M. Lotman, *Novonajdennaja povest' XVIII v. « Istorija o portugal'skoj korolevne Anne i o gišpanskom koroleviče Aleksandre*, dans *Trudy otdela drevnerusskoj literatury*, XVI, M.-L., 1960, p. 490-506.

Les quatrième et cinquième récits manuscrits, intitulés « Histoire du prince espagnol Evgraf et du prince portugais Alexandre » et « Histoire du prince portugais Franz et de la jolie reine Eleonete » nous sont connus par des manuscrits du milieu du siècle<sup>36</sup>.

Il convient de remarquer la différence qualitative qui intervient à cette étape de l'évolution culturelle. Les intérêts pour la géographie deviennent plus concrets et se fondent sur une conception rationalisante, alors en formation. La question d'une littérature portugaise en tant que telle en Russie n'est pas encore soulevée.

#### IV

Le rideau d'ignorance commença peu à peu à se dissiper dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les contacts avec le Portugal prirent consistance. Dans un de ses rapports de 1716-1718 déjà, le baron I.L. von Luberus, chargé d'affaires russe en Espagne, avait fait état de l'utilité de relations commerciales russo-portugaises et de l'opportunité d'établir un consulat russe à Lisbonne. Cependant les adresses réitérées du gouvernement portugais au souverain russe, en particulier à Pierre le Grand, en 1724, et à Elizabeth Petrovna, en 1751, en vue d'échanges commerciaux, n'eurent pas de succès. La tsarine donna enfin son accord en mars 1752. En 1755, arrivait à Saint-Petersbourg le marchand portugais Manuel Pinto de Paiva Gracias, avec un passeport diplomatique et l'intention de fonder une maison de commerce ou un comptoir. En 1766, le prince S.V. Mesčerskij (1737-1781) vint à Lisbonne, envoyé par le Chancelier Panin pour recueillir des renseignements sur l'économie portugaise. Il n'est pas exclu que Mesčerskij ait rédigé un compte rendu de son voyage ; il serait opportun d'en chercher la trace dans les fonds d'archives russes. En 1779, on procéda au premier échange d'ambassadeurs. Cette même année, une maison de commerce pour le négoce avec la Russie fut

<sup>36</sup>Musée littéraire d'Etat de Moscou, ms. n° 60, f. 1-18 ; Archives centrales d'Etat d'actes anciens, fd. 1338/I, f. 1-16 ; Archives de la Section de Léningrad de l'Institut d'Histoire de l'U.R.S.S. de l'Acad. des Sciences d'U.R.S.S., fd. 288/I, n° 478. Texte édité par Ju. K. Begunov, *Neizvestnaja rukopisnaja povest' pervoj poloviny XVIII v. ob Evgrafe i Aleksandre*, dans *XVIII vek*, t. XIV, *Russkaja literatura XVIII - načala XIX veka v obščestvenno-kul'turnom kontekste*, L. 1983, p. 207-231..

fondée à Lisbonne, et en 1781 sa réplique à Saint-Pétersbourg pour le négoce avec le Portugal. La Russie fournissait du fer, du bois, du seigle, du lin, du houblon ; le Portugal offrait en contrepartie du vin, des oranges, des citrons, du chocolat, du café, du liège, de l'huile végétale, de l'indigo du Brésil et du sel. En 1787, 1798 et 1799, Russie et Portugal signèrent des traités de paix, d'amitié et de commerce<sup>37</sup>.

Dans les journaux et les revues de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme « Le recueil de nouvelles » (1776), « Le messager de Saint-Pétersbourg » (1778-1781), le « Supplément aux bulletins de Moscou » (1783), « Le miroir du monde » (1786-1787), « La revue politique » (1790-1802), étaient insérés, de temps à autre, des entrefilets sur la vie courante au Portugal, son état présent, son commerce et sa politique extérieure. Dans le journal littéraire et artistique *Ipokrena* pour l'année 1800 furent imprimées des « Lettres du Portugal d'une Hollandaise à une Allemande son amie », contenant des impressions critiques sur un voyage à Lisbonne et Sétubal (par exemple, à propos de Lisbonne : « cette Lisbonne merveilleuse vue de l'extérieur n'est qu'un décor peint, un cercueil embelli »)<sup>38</sup>.

Les voyages de fonctionnaires de Russie au Portugal et du Portugal en Russie devenaient fréquents depuis les années 1760. En 1788, P.P. Dubrovskij (1754-1816) voyagea au Portugal. Il est possible qu'il ait laissé des notes personnelles sur ce pays. Ces missions favorisaient le développement des connaissances sur le Portugal, sa langue, sa culture, son histoire et sa littérature.

Toute l'Europe avait été bouleversée par le fameux tremblement de terre de 1755, puis par le poème de Voltaire *Sur le désastre de Lisbonne* (1756). Le prédicateur de la Cour, Gédéon Krinovskij (1726-1763) dénonça ceux qui attribuaient à la nature et au hasard le séisme de Lisbonne sous l'effet combiné de particules sèches et de particules aqueuses qui, perturbant l'air de la circulation souterraine, aurait déterminé la turbulence de la terre et des eaux ; Dieu était la cause

<sup>37</sup> Les textes de ces traités furent imprimés en russe à Saint-Pétersbourg respectivement en 1788, 1799 et 1800. Voir aussi N.N. Bantyš-Kamenskij, *Obzor v vnešnix snošenij Rossii (po 1800 god)*. III. Kurljandija, Liŭljandija, Estljandija, Finljandija, Pol'ša i Portugalia), M., 1897, p. 292-307, 319 ; et V.A. Ul'janickij, *Russkie konsul'stva za graniceju v XVIII veke*, I, Moscou, 1899, p. 112, 362-391.

<sup>38</sup> *Ipokrena*, III *Utexi ljuboslovija*, année 1800, n° 7, p. 298-303.

de tous les événements<sup>39</sup>. Mais le poème de Voltaire allait être accueilli avec enthousiasme lorsque, au tout début de l'époque de Catherine II, Voltaire devint à la mode en Russie<sup>40</sup>. Le poète traducteur I.F. Bogdanovič en publia une version en 1763 dans la revue « Pur Exercice »<sup>41</sup>; il adoucit la verve voltairienne, supprima l'introduction et presque toutes les notes<sup>42</sup>; cependant la virulence anti-déiste de l'œuvre fut conservée. L'année précédente, I.G. Reichel avait inséré dans la quatrième livraison du périodique intitulé « Recueil des meilleures œuvres » la critique du poème de Voltaire par Jean-Jacques Rousseau<sup>43</sup>. En 1773, Bogdanovič le republia sous une forme très réduite, sous le titre « Pensées philosophiques de Monsieur Voltaire »<sup>44</sup>. Une troisième édition vit le jour en 1801<sup>45</sup>. Karamzin apprécia beaucoup les vers de la traduction qui selon lui « ne trahissaient pas la beauté et la force des vers français »<sup>46</sup>.

L'option philosophique de Voltaire continua d'agiter l'esprit des lecteurs russes. Dans une lettre du 2 mai 1780 à un certain Monsieur Z., son ami, et en réponse à la demande de ce dernier, V.A. Levšin, propriétaire terrien de Toula et secrétaire de la Société Libre d'Economie, se rangeait à l'avis de Rousseau, et motivait son sentiment.

« La destruction même de Lisbonne par le tremblement de terre n'est-elle pas une punition évidente de ses habitants pour leur mépris

<sup>39</sup>*Slovo o slučivšemcja 1755 gody v Evrope i Afrike užasnom trjasenii*, dans *Sobranie raznyx poučitel'nyx slov pri Vysočajšem dvore (...) ckazyvannyx pridvornym Eja Veličestva propovednikom ieromonaxom Gedeonom*, t. II, SPb., 1756, p. 316-317.

<sup>40</sup>P.R. Zaborov, *Vol'ter v russkix perevodax XVIII veka*, dans *Epoxa Prosvěščenija. Iz istorii meždunarodnyx cvjazej russkoj literatury*, L., 1967, p. 148; le même, *Russkaja literatura i Vol'ter (XVIII - pervaja tret' XIX v.)*, L. 1978.

<sup>41</sup>*Nevinnoe upražnenie*, SPb., 1763, n° 4, p. 173-183. S.G. Domašnev avait déjà auparavant fait état du poème de Voltaire dans son essai « Sur la poésie », paru dans le magazine de M.M. Kheraskov, *Poleznoe uveselenie*, SPb., 1762, juin, p. 230.

<sup>42</sup>I.F. Bogdanovič, *Stixotvorenija i poemy*, 2<sup>e</sup> éd., L., 1957, p. 241-244.

<sup>43</sup>*Sobranie lučšix sočinenij k rasprostranjeniju znanija i k proizvedeniju udovol'stvi-ja ili Smešannaja biblioteka*, M., n° 4, 1762, p. 231-278.

<sup>44</sup>*Filosofičeskie mysli g. Voltera*, dans I.F. Bogdanovič, *Lira ili Sobranie raznix v stixax sočinenij i perevodov nekotorigo muz ljubitelja*, SPb., 1773, p. 46-47.

<sup>45</sup>*Pravdoljubec, ili Karmannaja knižka mudrovo, v koj soderžutca (...) 3. Poema na razrušenie Lissabona, sočinenie g. Voltera, s vozraženiem na onuju, pisannym, Ž-Ž. Russo*, SPb., 1801.

<sup>46</sup>N.M. Karamzin, *Sočinenija*, t. VIII, SPb., 1820, p. 187.

de la prudence vis-à-vis d'un malheur naturel dont ils avaient été plusieurs fois avertis ? Est-ce la première fois en 1755 qu'un séisme s'abat sur cette capitale du Portugal ? Non, bien souvent de grands édifices y ont été détruits ; plusieurs fois ses rues étroites ont gêné le sauvetage des habitants ; les maisons basses, les habitations en bois, les terrains plats à seulement deux mille de Lisbonne ont démontré qu'ils ne présentaient pas le même danger que les palais de trois ou quatre étages situés dans la ville. Pourquoi les Portugais n'ont-ils pas pris ces précautions<sup>47</sup> ? »

On lisait en Russie l'ouvrage sur le Portugal du célèbre géographe allemand A.F. Büsching (1724-1793). De 1760 à 1765, Büsching vécut à Saint-Pétersbourg, où il était pasteur de l'église luthérienne de Saint-Pierre en même temps que directeur de la Peterschule. Fondateur de la nouvelle géographie, joignant à l'approche géographique la statistique, la démarche historique et la description topographique, dans cette optique fut écrite, et publiée de 1754 à 1792 sa grande collection *Neue Erdbeschreibung oder Universalgeographie*. Le volume sur le Portugal fut traduit en russe par un membre de la Société travaillant à la traduction des livres étrangers, Alexandre Semënovič Khvostov (1753-1820), cousin germain du comte D.I. Khvostov, plus tard conseiller secret et ami de Deržavin, et qui venait d'entrer au Collège des Affaires Etrangères<sup>48</sup>. Spirituel et épicurien, il connaissait parfaitement le latin, l'allemand et le français et s'acquitta fort bien de cette traduction. Grâce au livre de Büsching les lecteurs russes purent prendre connaissance d'une description détaillée du Portugal, incluant la géographie historique et l'histoire, le climat, les conditions naturelles, les richesses minérales, les villes et la population, et des renseignements sur la culture, les armoiries, les souverains de l'époque, les ordres, la structure étatique, l'organisation administrative, les finances, les forces militaires terrestres et la flotte. D'après ces données, déjà un peu anciennes, il y avait en 1732 au Portugal dix-neuf villes et cinq cent vingt-sept bourgs, avec une population de 1 728 000 habitants,

<sup>47</sup> *Pis'mo suderžavčee nekotoryja razsudenija o poeme g. Voltera na razrušenje Lisabona, pisannoe V. Levšinym k prijatelju ego gospodinu Z\*\*\**, M., typographie de l'Université, 1788, p. 3.

<sup>48</sup> *Portugallija. Iz Bišingovoj geografii. Perevel s nem. jaz.* Alexandr Xvostov, SPb., 1772. Cf. D.M. Lebedev, *Očerki po istorii geografii v Rossii XVIII v. (1725-1800)*, M., 1957.

neuf cents monastères (contre cent trente au XVI<sup>e</sup> siècle), quatre tribunaux d'Inquisition, trois académies, à Lisbonne, Santarém et Tomar, et une université, à Coïmbre.

## V

L'intérêt pour le thème portugais engendra des publications littéraires qui ne gardaient du véritable Portugal que le nom. Dans les années 1760 et 1770 s'imprimèrent en Russie des romans qu'on peut à bon droit qualifier de pseudo-portugais. A la veine des livrets romanesques en vogue à la génération précédente se rattache le *Bok et Zjulba, histoire allégorique traduite du portugais de Dom Aurel Eniner*, en réalité œuvre de H. Fr. de La Salle, typique de la littérature galante et précieuse des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles français. La traduction russe, commandée à N.V. Tolstoï (1736-1774) par le lieutenant-général comte F.A. Osterman, sortit en 1774 des presses de l'Université de Moscou<sup>49</sup>. Œuvre personnelle, sinon originale, avait précédemment paru « Le vertige de l'amour ou l'aimable inconstance de l'invincible constance de Kamber et Aricena », de Fëdor Alexandrovič Emin (c. 1735-1770)<sup>50</sup>. Né en Bosnie de parents polonais, pris par des pirates et au service du dey d'Alger, l'auteur s'enfuit par l'Espagne et le Portugal, se convertit à Londres à l'orthodoxie et passa en Russie. Dans les années 1760, il développa une activité d'écrivain. Ses romans d'aventures amoureuses suscitant une large demande furent volontiers publiés par les éditeurs russes. L'histoire de Kamber et d'Aricena est de sa plume, bien qu'il déclare l'avoir traduite du portugais. Le critique contemporain A. Bolotov (1738-1793) la jugea en ces termes : « En ce qui concerne les aventures décrites dans cet ouvrage et leur enchaînement, encore qu'elles ne comportent aucune complexité ni côté extraordinaire pouvant faire un bon et émouvant roman, et que beaucoup d'entre elles soient artificielles, froides et sortant des limites de la vraisemblance, cependant elles sont savamment menées et on aurait pu en faire un bon et pittoresque roman si elles n'avaient été narrées dans un style aussi stupide »<sup>51</sup>.

<sup>49</sup>Eniner Aurel'. *Bok i Zjulba, povest' allegoričeskaja, perevedena s portugal'skago na francuzskoj, a s onogo na rossijskoj jazyk. V dvux častjax*, M., 1774, 8+304 p.

<sup>50</sup>SPb., 1763 ; 2<sup>e</sup> éd., 1780 ; 3<sup>e</sup> éd., 1794.

<sup>51</sup>Cf. *Literatyrnoe nasledstvo*, M., 1933, n<sup>o</sup> 9-10, p. 202-203.

Le poème « L'infortunée Portugaise », publié en 1772 dans l'hebdomadaire de Saint-Petersbourg *Večera*, répondait tout à fait aux goûts du sentimentalisme russe de l'époque. Sous forme d'une lettre en vers, il exploite le thème de la tendre et malheureuse jeune fille attendant sur le rivage son bien-aimé parti pour une navigation lointaine :

A l'instant m'est venue la nouvelle que tu as essuyé une tempête  
Et que ton voyage désiré par les mers a pris fin.  
En entendant cette nouvelle mon cœur s'est serré,  
Ta chère vie n'est-elle pas battue des vagues !<sup>52</sup>

Imprégné d'un fort sentiment d'amour et d'angoisse, de la tristesse de la séparation, de la crainte que le marin puisse ne plus l'aimer, de reproches et de souffrance, il semble que ce poème soit en vérité une traduction du français.

Dans les années 1780 paraissent deux autres traductions du français, une nouvelle et un ouvrage historique. De la première, « L'infortuné Portugais », nous n'avons pu identifier l'auteur. Il raconte qu'en 1653 il rencontra, à Paris, un exilé, ancien compagnon de lutte de D. João de Bragança et participant actif au soulèvement de 1640 ; c'était lui qui avait réglé son compte au secrétaire d'Etat Miguel de Vasconcelos. Ayant commis l'imprudencence de se confier à son amie, dame d'honneur de Dona Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, l'ex-vice-reine, il est soupçonné d'avoir trempé dans le complot du marquis de Vila Real et du duc de Caminha. Pour sauver l'honneur de celle qu'il aimait, il a dû fuir sa patrie et errer de par le vaste monde<sup>53</sup>.

La Restauration de 1640 inspira à l'abbé de Vertot sa fameuse *Histoire des Révolutions de Portugal*. Cent ans après sa publication, en 1689, paraissait à Moscou, en 1789, une traduction russe dédiée au comte A.G. Orlov-Cermenskij, et dont l'auteur, un capitaine, dissimulait son identité sous les initiales N.Z.<sup>54</sup>. Outre le récit détaillé des événements en rapport avec la révolte de 1640, on y trouvait un exposé substantiel des faits marquants de l'histoire du Portugal depuis le XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>52</sup>*Nelčastnaja Portugal'ka. Pis'mo*, dans *Večera, eženedel'nik*, SPb., 1772, 2<sup>e</sup> partie, n<sup>o</sup> 5, p. 33-40 ; n<sup>o</sup> 6, p. 41.

<sup>53</sup>*Nelčastnyj Portugalec*. Perevedeno s francuzskago, SPb., 1782, 44 p.

<sup>54</sup>*Pereмены Portugallii. Sočinenie g. abbata Vertota (...)*, M., 1789, 196 p.

## VI

De la littérature portugaise, la Russie des Lumières n'a connu que deux auteurs : Luís de Camões et Fernão Mendes Pinto, et là aussi par l'intermédiaire des traductions françaises, celle de Duperron de Casterra et de Laharpe pour Camões, celle de l'abbé Prévost et de La Harpe pour Mendes Pinto.

On doit à B. Kandel' d'avoir distingué trois périodes dans l'étude et la perception de l'œuvre de Camões dans les littératures européennes : 1) depuis l'instauration du Classicisme jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Camões est interprété en liaison avec diverses productions du genre épique ; 2) au temps du Romantisme, Camões est senti comme poète-citoyen, patriote, donnant tout à la patrie, 3) à l'époque actuelle, il est considéré comme un événement de l'histoire de la littérature<sup>55</sup>. La première rencontre de la culture russe avec Camões est liée au grand nom de Lomonosov, qui s'intéressa au modèle épique que représentaient les *Lusiades*. En 1744-1747, il travailla à un essai théorique sur la littérature russe intitulé « Petit manuel d'éloquence ou rhétorique », qui fut édité en 1748. Il y expose ses conceptions littéraires conformément à la poétique conventionnelle du Classicisme. Dans le 4<sup>e</sup> chapitre, qui traite de l'amplification, il donne (au § 63) un exemple d'amplification « à partir d'un lieu » en citant le passage de Camões où Vasco de Gama, perdant de vue les hauteurs de Sintra, vogue le long des côtes mauritaniennes (cf. chant V, strophes 3-7)<sup>56</sup>. Plus loin (§ 69), il décrit l'amplification à l'aide de la comparaison, « lorsque sont proposées maintes caractéristiques, parties ou circonstances d'une chose et de l'objet qui lui est comparé, étant suffisamment en rapport », et l'illustre par le passage où Camões parlant de son héros dont l'esprit est assailli de multiples pensées « ainsi que des enfants dans leur jeu tournant un miroir cristallin vers le soleil » portent rapidement ses rayons d'un objet à un autre (cf. chant VIII, str. 86-88)<sup>57</sup>. Un

<sup>55</sup>B.L. Kandel', *Camões dans la littérature russe. Aperçu historico-bibliographique*, dans *Revue de littérature comparée*, 44 (1970), [p. 509-531], p. 531.

<sup>56</sup>M.V. Lomonosov, *Polnoe sobranie sočinenij*. T. VII. *Trudy po filologii 1739-1758 gg.*, M.-L., 1952, p. 144. Cf. aussi I.Z. Serman, *Poetičeskij stil' M.V. Lomonosova*, M.-L., 1966, p. 152-154.

<sup>57</sup>Lomonosov, *ibid.*, p. 150.

troisième exemple tiré de Camões est celui de l'hyperbole (§ 158) : « En l'imitant [l'Enéide], Camões présente le Cap de Bonne Espérance comme un géant terrible » ; Lomonosov cite le passage sur l'apparition d'Adamastor (cf. chant V, str. 39-41)<sup>58</sup>.

P. Thiergen estime que Lomonosov a été influencé par l'épopée camonienne dans son poème inachevé « Pierre le Grand » ; il a puisé sa description du royaume sous-marin au chant VI des *Lusiades* (strophes 8-10)<sup>59</sup> :

Du nord viennent les troupeaux de monstres marins,  
Ils roulent l'eau en tourbillons et la font s'élever,  
Précédant le Tsar du gouffre insondable,  
Qui s'avancait vers Pierre, coupable d'une faute.  
Des profondeurs où se situe son règne  
Dans un lieu inaccessible aux mortels,  
Entre de hautes montagnes pierreuses  
Que nous appelons d'ordinaire bancs de sable,  
Un val s'étend couvert de sable d'or,  
Portant les palais et le trône du Tsar.  
Les piliers qui l'entourent sont d'énormes cristaux ;  
Laur falte constitué de coquillages en spirale  
Concentre la lumière de l'arc entre les nuages épais,  
tant qu'ils nous semblent dompter une tempête effroyable.  
La terrasse est faite de jaspe et de lapis-lazuli,  
les palais d'une montage entaillée  
Dont les cimes sous l'écaïlle sont monticules de gros poissons,  
Le décor intérieur est tentures de peaux de crânes  
D'un nombre infini d'animaux qu'on rencontre en ces profon-  
[deurs.

Là se trouve le trône, d'ambre rehaussé de perles,  
Sur lequel est assis chenu le Tsar semblable aux vagues.

<sup>58</sup>*Ibid.*, p. 222-223.

<sup>59</sup>P. Thiergen, *Lomonosovs « podvodnoe carstvo »*. Eine Streitfrage, dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, VI, Heidelberg, 1975, p. 120-127. M. Ya Mel'c avait auparavant estimé que Lomonosov tirait ici parti de la variante nordique du byline de Sadko ; cf. M. Ya. Mel'c *Podvodnoe carstvo i morskof car' v poeme « Pëtr Velikij »*, dans *Literaturnoe nasledstvo M. V. Lomonosova. Issledovanija i materialy*, M.-L., 1962, p. 248-252. Opinion répétée, en se fondant sur le travail de Mel'c, par G.N. Moiseeva, *Lomonosov i drevnerusskaja literatura*, L., 1971, p. 242-243.

Jusqu'au golfe et jusqu'à l'océan s'étend sa dextre,  
 De son sceptre de saphir il commande aux eaux.  
 Son vêtement est de porphyre et d'algue  
 Que les mers furieuses déposent à ses pieds.  
 Ni ordures ni Borée n'atteignent là,  
 Seuls les rayons du soleil transpercent les ondes<sup>60</sup>.

Des commentateurs du poème de Lomonosov ont supposé que « l'embellissement mythique » introduit dans l'œuvre provenait des conseils poétiques de Boileau<sup>61</sup>. Il est cependant évident qu'il ne s'agit pas ici de Boileau, mais de Camões. Lomonosov s'est inspiré de l'art du chantre lusitanien des Grandes Découvertes. Dans Lomonosov les Russes découvrirent un échantillon du style européen du début du Baroque dont les racines remontent à l'époque antique tardive. La description du royaume des mers était tout à fait dans l'esprit des descriptions classiques de l'âge hellénistique, en particulier de Procope de Gaza et de Paul le Siléntaire.

Dans quelle langue Lomonosov lut-il Camões ? Comme l'a démontré jadis M.I. Sukhomlinov<sup>62</sup>, Lomonosov a utilisé la traduction en prose française de Duperron de Castera<sup>63</sup>. Ju. M. Lotman, depuis lors, a avancé que Lomonosov lisait Camões en portugais<sup>64</sup>, mais ceci est réfuté, comme l'a relevé B.L. Kandel', par le fait que les passages qu'il reproduit sont des citations de la traduction de Duperron de Castera, dont un exemplaire se trouvait dans sa bibliothèque personnelle<sup>65</sup>.

<sup>60</sup>Lomonosov, *Polnoe sobranie sočinenij*. T. VIII. *Poezija. Oratorskaja proza. Nadpisi, 1732-1764*, M.-L., 1959, p. 704-705.

<sup>61</sup>*Ibid.*, p. 1137.

<sup>62</sup>*Sočinenija M.V. Lomonosova*, III, SPb., 1895, Notes, variantes et appendices, p. 348-349, 354-355, 442-443.

<sup>63</sup>*La Lusïade de Camoëns. Poème héroïque sur la découverte des Indes orientales. Traduit du portugais par Duperron de Castera*, Tomes 1-3, Paris, 1735. Les passages en question, au t. II, p. 89-91, 47-48, 109-110.

<sup>64</sup>Yu. M. Lotman, *K voprosu o tom, skol'ko jazykov znal Lomonosov*, dans *Sbornik XVIII vek*, 3, M.-L., 1958, p. 460-462.

<sup>65</sup>G.M. Korovin, *Biblioteka M.V. Lomonosova. Materialy dlja xarakteristika literatury, ispol'zovannoj Lomonosovym v ego trudax, i katalog ego ličnoj biblioteki*, M.-L., 1961, p. 322-323. Cf. B.L. Kandel', *Camoëns dans la littérature russe*, p. 512. Dans une lettre de 1753 à I.I. Suvalov, Lomonosov mentionne Camões, en remarquant qu'il a imité Homère (Lomonosov, *Polnoe sobranie sočinenij*, t. X, p. 491).

En 1762, le traducteur S.G. Domašnev écrivait, dans un article sur « L'art poétique » publié dans la revue de M.M. Kheraskov, « Divertissement utile » :

« Art poétique portugais. Le goût des Portugais pour la poésie est presque semblable à celui des Espagnols. Un de leurs illustres poètes a été Camões, l'Homère portugais. Il écrivit le poème épique de la *Lusiade* et mourut en 1579 »<sup>65</sup>.

En 1763, les lecteurs russes purent prendre connaissance de fragments des « Aperçus sur la poésie épique » de Voltaire (1742), dans la traduction de E.R. Daškovaja publiée par la revue « Pur exercice »<sup>67</sup>. On sait le jugement de Voltaire : au nom du rationalisme philosophique, il railait Camões pour son mélange absurde de divinités hellènes et de christianisme, pour l'allégorisme de l'Ile des Amours ; il trouvait les *Lusiades* emplies de choses merveilleuses et de choses risibles que Camões mêlait indifféremment ; bref il jugeait le poème camonien, de même que celui du Tasse, « incompréhensible ». Il était pourtant lui-même l'auteur de l'allégorique « Temple de l'Amour » de la *Henriade*. Tout ceci n'empêcha pas le public russe de s'intéresser à Voltaire et à Camões, et d'attendre avec impatience les traductions des œuvres de ces deux écrivains.

Dans les années 1770-1790, furent traduites en russe et imprimées en Russie presque toutes les grandes épopées du monde, de l'*Iliade* à la *Henriade*. Ainsi en 1772 la *Jérusalem délivrée* du Tasse ; en 1777, le *Paradis perdu* de Milton et la *Henriade* ; en 1777-1778, le *Roland amoureux* de Boiardo ; en 1785-1787, la *Messiede* de Klopstock ; en 1791-1793, le *Roland Furieux* de l'Arioste. L'apport de la « Société travaillant à la traduction des livres étrangers » de Saint-Petersbourg, qui a existé pendant quinze ans, fut ici essentiel<sup>68</sup>. Cet intérêt pour la poésie épique mondiale était lié aux tentatives destinées à créer une épopée nationale propre. Ainsi la *Pétride* inachevée de A.D.

<sup>65</sup> Cf. n. 41, *supra*.

<sup>66</sup> Valtér. *Nekotorye primečanija iz opyta o epičeskom stixotvorstve*, dans *Nevinnoe opravdanie*, année 1763, janvier p. 13-21, février p. 51-56, mars p. 99-111, avril p. 143-155. *O epičeskom stixotvorstve, iz sočinenij G. Voltera*, SPb., 1781. *Opyt Voltera na poeziju epičeskiju*, SPb., 1802.

<sup>67</sup> V.P. Semennikov, *Sobranie starajuščejsja o perevode inostrannyx knig, učreždennoe Ekaterinaju II. Sankt-Peterburg, 1768-1783*, SPb., 1913.

Kantemir (1730), le *Pierre le Grand* inachevé de Lomonosov (1760-1761), la *Télémaquide* de V.K. Trediakovskij (1766), le projet de *Dimitriade* de A.P. Sumarokhov (1769), une *Moscou délivrée* inachevée de B.I. Majkov (début des années 1770), la *Russiade* (1779) et la *Vladimir ressuscitée* (1785) de M.M. Kheraskov<sup>69</sup>. Par la teneur de leurs poèmes, tournés vers le passé historique, les poètes donnaient corps aux tâches concrètes et essentielles pour la Russie de renforcer la monarchie éclairée et la civilisation des Lumières. Camões était connu de Sumarokhov<sup>70</sup> et de Trediakovskij<sup>71</sup>. Quant à Kheraskov, qui voyait toute l'histoire de la Russie comme une lutte contre le monde des « étrangers impurs », semblable en cela au Tasse présentant dans la *Jérusalem délivrée* l'histoire du monde chrétien comme un combat contre le monde musulman, il tenait Camões pour un de ses prédécesseurs<sup>72</sup>. Et, esthétiquement, il considérait que sa *Russiade* appartenait au genre illustré par Camões. Il écrivait, dans son article « Regard sur les poèmes épiques » :

« Parcourons les *Lusiades* de Camões et la *Pharsale* de Lucain. Le premier relate les voyages des Lusitaniens en Afrique, la découverte de nouvelles terres, – contes et merveilles. Tout ce poème est une narration poétique, à laquelle le poète lui-même s'intègre. Mais cette narration, écrite d'une plume alerte, est douce et attachante ; c'est une galerie de scènes gracieuses, disposées sans ordre, mais chacune d'entre elles ravit, touche, étonne et s'imprime dans la mémoire... A ce genre de poème doivent être rattachés la *Henriade* de Voltaire et ma *Russiade* »<sup>73</sup>.

De la sorte, l'apparition en Russie de traductions de Camões ne doit pas être considérée autrement que comme une demande en har-

<sup>69</sup>Cf. A.N. Sokolov, *Očerki po istorii russkoj poemy XVIII i pervoj poloviny XIX veka*, M., 1955.

<sup>70</sup>A.P. Sumarokhov, *Izbrannye proizvedenija*, 2<sup>e</sup> éd., L., 1957, p. 117.

<sup>71</sup>Trediakovskij mentionne Camões dans la préface à sa traduction de l'*Argenis* de John Barclay, *Argenida*, I, SPb., 1751, p. IX, et dans l'avant-propos de la *Télémaquide*, *Telemaxida*, cf. V.K. Trediakovskij, *Sočinenija*, I, SPb., 1786, p. XVI.

<sup>72</sup>R.M. Goroxova, *Torkvato Tasso v Rossii XVIII veka (Materialy k istorii vosprija-tija)*, dans *Rossija i Zapad. Iz istorii literaturnyx otnošenij*, L., 1973, p. 153-155. M.M. Kheraskov, *Izbrannye proizvedenija*, éd., A.V. Zapadov, L., 1961, p. 180.

<sup>73</sup>M.M. Kheraskov, *Vzglyad na epičeskija poemy*, dans M.M. Kheraskov, *Tvorenija*,

monie avec les essais de création d'une épopée nationale. L'enthousiasme pour le passé du monde (culte de l'histoire) et le culte de l'art, telles sont les deux raisons expliquant la popularité des *Lusiades* dans la Russie de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Parut d'abord en version russe un petit extrait du chant III, sans nom de traducteur, dans la revue « Publications mensuelles des modes ou Bibliothèque pour les toilettes des dames », en 1779. Finalement une traduction en deux volumes fut donnée à Moscou, en 1788, due à Alexandre Ivanovič Dmitriev (1759-1798)<sup>75</sup>, frère aîné du poète Ivan Ivanovič Dmitriev. De 1772 à 1789, il servit au régiment Semënov, s'occupa de traductions et écrivit lui-même des vers. Sa traduction des *Lusiades*, en prose, fut faite sur celle, pareillement en prose, de d'Hermilly et La Harpe<sup>76</sup>. Celle-ci était un peu meilleure que celle de Duperron de Castera. Toutefois, elle n'était pas une véritable traduction, plutôt une transposition du contenu de l'œuvre. C'était là une tendance commune des traducteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans sa forme en prose, dont il n'est pas besoin de dire tout ce qu'elle pouvait perdre, les *Lusiades* étaient ressenties comme un ouvrage du Classicisme. Duperron de Castera avait assuré que la prose permettait de garder toutes les qualités poétiques de l'original.

Alexandre Dmitriev accomplit sa tâche ; il adapta consciencieusement en russe la prose française de d'Hermilly et La Harpe. Après l'avoir quelque peu raccourcie, il maintint l'introduction « Sur Camoëns », l'argument de début et les notes finales de chaque chant. Quoi qu'il en fût, il avait procuré au lecteur russe la possibilité de découvrir la teneur du chef-d'œuvre immortel de la littérature portugaise. Il faudra attendre ensuite plus de cent ans avant que les *Lusiades* ne soient derechef traduites en Russie, en prose encore<sup>77</sup>. Une version complète en vers de ce monument de la poésie n'existe toujours pas en russe.

<sup>74</sup>Ežemesjačnye publikacii mod ili Biblioteka dlja tualetov dam, 1779, 2<sup>e</sup> partie, juin, p. 210-215.

<sup>75</sup>Luziada. Geroičeskaja poema Ludovika Kamoensa. Perevedeno s francuzskogo de-La Garpova perevodu Alekasandrom Dmitriëvym, 2 tomes, M., 1788, 307 et 256 p.

<sup>76</sup>L. Camoëns, *La Luslade. Poème héroïque en dix chants nouvellement traduit du portugais. Avec des notes et la Vie de l'auteur. Enrichi de figures à chaque chant par d'Hermilly et La Harpe*, 2 tomes, Paris, 1776.

<sup>77</sup>Trad. et notes de I. Glazunov, *Luziady*, SPb., 1897. 191 n. (Russkaja knižnica L.)